

Suite yiddish

Chantal Ringuet, Pierre Anctil, Rachel Korn, Kadya Molodowsky, Jacob-Isaac Segal et Melech Ravitch

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ringuet, C., Anctil, P., Korn, R., Molodowsky, K., Segal, J.-I. & Ravitch, M. (2018). Suite yiddish. *Les écrits*, (153), 67–91.

CHANTAL RINGUET
ET PIERRE ANCTIL

Suite yiddish

Présentation

Pendant plusieurs décennies, de la *Haskalah* russe de la deuxième moitié du XIX^e siècle (les Lumières juives) à la fin des années 1930, la littérature yiddish a connu un essor prodigieux en Europe de l'Est et dans l'ensemble de la diaspora. Au confluent d'une pluralité d'influences, la créativité dans la langue vernaculaire des Juifs ashkénazes a façonné un univers foisonnant où l'humour côtoie la tragédie, où la tradition est revisitée par l'avant-garde, où la vie modeste du *shtetl* est délaissée au profit de l'atmosphère trépidante des grandes capitales. Au cours de l'entre-deux-guerres, la poésie yiddish a connu une expansion de taille à travers l'émergence de nouvelles voix exprimant des idées, des sentiments et des interrogations à la fois esthétiques et politiques. Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'avènement de la *khurban* (la Shoah) a entraîné la disparition progressive des locuteurs de cette langue dans le monde séculier, l'acculant à un déclin. Aujourd'hui, le Yiddishland, vaste continent n'ayant jamais eu de frontières géographiques officielles, est un monde englouti.

Parmi l'ensemble des poètes yiddish qui ont marqué le XX^e siècle, les quatre écrivains qui sont présentés dans ce dossier occupent une place singulière. Rachel Korn (1898-1982), Kadya Molodowsky (1894-1975), Jacob-Isaac Segal (1896-1954) et Melech Ravitch (1893-1976) incarnent

en effet diverses facettes de l'âme juive dans ses multiples déclinaisons, ses joies et ses tourments, ses triomphes et ses doutes. Tous sont nés en Europe et ont commencé à écrire avant la Seconde Guerre. Tous ont émigré en Amérique à différents moments de leur parcours. Au lyrisme de Jacob-Isaac Segal, poète traditionaliste, s'oppose le cosmopolitisme d'un Melech Ravitch, écrivain voyageur. Les voix percutantes de Rachel Korn et de Kadya Molodowsky, quant à elles, se font écho dans leur manière de dépeindre une prise de parole au féminin et d'illustrer des paysages imaginaires associés au traumatisme de la Shoah et à l'émigration en Amérique. Fait intéressant, trois de ces poètes ont longtemps vécu à Montréal (Segal, Korn, Ravitch), tandis que deux d'entre eux ont vécu à New York (Molodowsky, Segal). Pour deux d'entre eux, Korn et Ravitch, le yiddish n'était pas une langue maternelle, mais une langue apprise à l'âge adulte.

Aujourd'hui, en raison de la rareté des traductions de leurs œuvres – notamment en français –, la poésie de ces écrivains demeure méconnue pour un vaste lectorat. Nous espérons que le présent dossier contribuera à changer cette situation, notamment à Montréal, où la littérature yiddish a élu droit de cité dès le début du XX^e siècle et où elle a rayonné durant plusieurs décennies.

RACHEL KORN

Le début d'un poème

traduit par Chantal Ringuet

À Kadya Molodowsky

C'est l'angoisse, c'est la crainte infinie
Comme si, au seuil d'un chagrin et d'une souffrance immenses,
Une chose étrangère était tapie près de la porte
Enveloppée d'une étoffe grossière, habillée d'un crépuscule gris

Il est primordial et pourtant méconnu
Le rivage dont on s'éloigne en nageant, le cœur solitaire
Perdu au-delà de tout, ce rivage que l'on aime
Perdu au-delà du foyer et du rêve
Il s'oppose aux fiançailles avec douleur

C'est une pensée pour soi inscrite dans le sang
Captive dans les serres cruelles d'un oiseau de proie
Elle ne cesse de me tourmenter, jusqu'à ce qu'elle éprouve
Le dernier tressaillement sanglotant du corps

Chaque goutte de sang s'écoule déjà vers le sacrifice¹
Qui seul délivrera de la chute
Les anges dénudés se dressent
Une rumeur errante, vagabonde

1. *Akeyde*: Terme qui signifie aussi « attache d'Isaac ».

Soudain le calme s'installe en toi
Tandis que pleurent les étoiles tombantes
Tu deviens une urne, une urne brûlante
Qui absorbe le reflet bleu des larmes

Il semble que le monde soit plus mûr
La terre plus maternelle
Pour accueillir les pas de chaque marcheur
Et Dieu seul se prosternera
Car voici la minute la plus exceptionnelle, la plus sacrée
Et ce n'est que le début d'un poème

Je reste dans le midi de ta vie

traduit par Chantal Ringuet

Je reste dans le midi de ta vie

Un épi courbé d'abondance au milieu du champ

Qui a déjà dévêtu son chemisier vert de juin

Et grandi dans la certitude dorée des jours futurs

Le vent joue avec les clochettes lilas dans les prés lointains

L'été répand l'odeur amère des coquelicots sauvages

Dans la terre humide et brûlante

Et dans mes cheveux

Quand le jour se tresse en nattes blondes

Et que le soir ramasse les perles des roses

Mon corps hâlé tombe à tes pieds

Comme l'épi se contracte devant le faucheur

Prédestination

traduit par Chantal Ringuet

Crois-tu que la prédestination est une parole qui s'incarne
Dès le premier mot ?
Crois-tu que la prédestination se manifeste
Dès le premier regard ?
Comprends-tu la langue ancienne
Qui sert ta sentence, ton décret, ta chance ?

C'est le sourire inattendu et timidement enfantin
Qui triomphe de tout ce qui adviendra
Et les mains tremblent, car à ce moment précis
Elles abritent sous leur aile ta vie entière

Maintenant, je le sais :
Ce n'est pas en vain que la mort m'a évitée
Chaque pierre du chemin est devenue un coussin
Chaque frontière, telle une alliance, m'a conduite vers toi
Comme vers un rivage lointain, inconnu

Et même si j'étais séparée de toi quelque temps
Je devrais me tourner vers la mort
Pour parachever le destin dans mon sang
Pour épuiser l'amertume de ce dernier regard

De l'autre côté du poème

traduit par Chantal Ringuet

De l'autre côté du poème, il y a un verger
Dans le verger, une maison de chaume
Et trois pins
Trois gardiens qui surveillent en silence

De l'autre côté du poème, il y a un oiseau
Blond ambré à la poitrine rouge
Chaque hiver il revient et demeure suspendu
Un bourgeon dans un buisson sauvage

De l'autre côté du poème, il y a un sentier
Étroit tel une raie dans la chevelure
Un être perdu dans le temps
Foule le sentier pieds nus, en silence

De l'autre côté du poème, il y a parfois des choses étonnantes
Même lors de ce jour assombri
Lors de cette heure douloureuse
Qui souffle son désir fiévreux
Dans le carreau de la fenêtre

De l'autre côté du poème, ma mère peut apparaître
Debout, sur le seuil de la porte, perdue dans ses pensées
La voilà qui m'appelle à la maison, comme autrefois :
« Assez joué. Ne vois-tu pas ? C'est la nuit »

פֿרויען-לידער

I

עס וועלן די פֿרויען פֿון אונדזער משפּחה בײַ נאַכט אין חלומות
מיר קומען און זאָגן:

מיר האָבן אין צניעות אַ לויטערע בלוט איבער דורות געטראָגן,
צו דיר עס געבראַכט ווי אַ ווייץ אַ געהיטן אין כשרע קעלערס
פֿון אונדזערע הערצער.

און איינע וועט זאָגן:

איך בין אַן עגונה געבליבן ווען ס'זײַנען די באַקן
צוויי רויטלעכע עפל אויף בוים נאָך געשטאַנען,
און כ'האַב מײַנע צײַנער די ווייסע צעקריצט אין די איינזאַמע נעכט פֿון
דערוואַרטונג.

און איך וועל די באַבעס אַנקעגן גיין זאָגן:
ווי האַרבסטיקע ווינטן יאָגן נאָך מיר זיך
ניגונים פֿאַרוועלקטע פֿון אײַערע לעבנס.

און איר קומט מיר אַנקעגן,

ווי די גאַס איז נאָר טונקל,

און ווי ס'ליגט נאָר אַ שאַטן:

און צו וואָס אַט דאָס בלוט אָן אַ טומאה

ס'זאָל זײַן מײַן געוויסן, ווי אַ זיידענער פֿאַדעם

אויף מײַן מוח פֿאַרבונדן,

און מײַן לעבן אַן אויסגעפֿליקט בלאַט פֿון אַ ספֿר,

און די שורה די ערשטע פֿאַרריסן?

KADYA MOLODOWSKY

Poèmes-femmes

I

traduit par Chantal Ringuet

Les femmes de notre famille apparaîtront la nuit
dans mes rêves et affirmeront :

« Avec modestie, nous transmettions un sang pur
qui traversait les générations,
nous te l'apportions tel un vin bien gardé
dans les celliers casher de nos cœurs. »

L'une d'elles dira :

« Je suis une femme abandonnée, je fus délaissée
quand mes joues étaient deux pommes rougeâtres
accrochées à l'arbre, et j'ai serré mes dents blanches
dans les nuits solitaires de l'attente. »

J'irai rencontrer ces grands-mères en disant :

« Comme des vents d'automne, les mélodies fanées
de vos vies me poursuivent.

Vous venez me rencontrer
dans les rues sombres
où seules les ombres mentent.

Et pourquoi ce sang devrait-il, sans pâlir,
incarner ma conscience, comme un fil de soie
attaché à mon esprit,
et ma vie, la page arrachée d'un livre saint
à la première ligne déchirée ? »

Les anges arrivent à Jérusalem

traduit par Chantal Ringuet

Les anges arrivent à Jérusalem
Ils ouvrent les portes des maisons juives
Apprennent aux enfants à aimer la Torah
À se taire avec sagesse
À gagner leur croûte

Chaque jour, l'un d'eux vient
Chaque jour, l'un d'eux vient
Jusqu'à ce que les os desséchés se réveillent

Les anges arrivent à Jérusalem
Ils parcourent les rues non pavées
Transportent les sables
Traînent les pierres
Avec de pauvres juifs, avec une aura divine

Chaque jour, l'un d'eux vient
Chaque jour, l'un d'eux vient
Jusqu'à ce que les os desséchés se réveillent

Les anges arrivent à Jérusalem
Avant que le soleil apparaisse
Juste avant, juste avant

Ils apportent de longues robes
Les raccourcissent et les reprisent
La divine présence resplendira
Dans les vêtements rapiécés

Chaque jour, l'un d'eux vient
Chaque jour, l'un d'eux vient
Jusqu'à ce que les os desséchés se réveillent



Je touche au monde IV, 2014, intaglio, feuille d'or et encaustique monoprint
sur papier Kozo, 32 x 27 cm

JACOB-ISAAC SEGAL

Korets

traduit par Pierre Anctil

Korets, ma ville natale, rappelle-moi près de toi
Depuis ce monde étrange et fou où je me meurs
Guide-moi sur ton pont ancien
Près de la synagogue entourée d'une clôture en pierres

S'il reste encore un petit bedeau
Qu'il se présente sur le seuil de cette maison de prière
Qu'il régénère un homme au bout de ses forces
Pour avoir voyagé d'un monde à l'autre

Récitez un éloge funèbre et prononcez-le bien
Me voici, moi un résident de jadis
Qui a fui les générations anciennes
Et la vallée paisible où nous habitions autrefois

Il a parcouru le vaste monde
Et pas une fois il n'a cherché à s'enfuir
Il s'est arrêté quelque part le long de la route
Comme un mendiant près d'une porte verrouillée

Une heure a sonné, puis une autre, puis une troisième
La porte restait toujours fermée
La porte du monde – et une neige grise
Est venue à la rencontre d'un sombre crépuscule

Plus loin on fera ton éloge, notre soleil
Notre soleil ne rayonne pas dans ce lieu éloigné
Nous devons aujourd'hui libérer notre soleil
Et lui rendre la place qui lui revient

Qu'on l'enterre n'importe où – mieux encore, contre la clôture
Le visage tourné vers le mur de pierre
Qu'il trouve le repos dans une mort familière
Comme un enfant endormi sur la main de son père



Jacob-Isaac Segal, 1940

Le *nigun*

traduit par Pierre Anctil

J'ignore depuis quel endroit et quelle distance
Le *nigun* s'est rendu jusqu'à ma vie étroite
Il m'a béni et libéré
Il m'a captivé corps et âme

Ce monde de jadis m'a secoué
Il m'a frappé rudement
Depuis je vis sous une autre grâce
Et je ne porte que des vêtements new-yorkais

J'observe avec nostalgie un passant
Vêtu d'un long manteau foncé
Je m'arrache un instant à la grisaille des jours
J'entends le froissement d'une ombre soyeuse

Elle s'entête à avancer en silence, un pas après l'autre
Avec elle je m'immisce dans une embrasure
Je suis persuadé que s'y trouvent préservées
Pour moi des sonorités familières

Je suis sans cesse à la recherche d'un mot
Que personne n'a encore découvert
Je suis la trace d'un monde mystique
Pour servir son bruissement et son ombre

Mes poèmes

traduit par Pierre Anctil

Voici ce que je dis à mes poèmes :
Vous êtes mes frères
Mon père et ma mère, ma maison et moi-même
Un appui pour ma chair fatiguée, fatiguée
Un apaisement pour mes paupières
Des gardiens devant le gouffre de mes peurs
Quand j'ai lorgné autour de moi
Je n'ai aperçu personne, pas même une ombre
J'ai failli m'abîmer dans les décombres
D'un monde trouble et corrompu
Vous m'avez peiné, chers proches parents
Tel un vent frais qui fouette le visage et murmure :
Jeune garçon, combien de temps encore resteras-tu un enfant ?
La pureté du ciel, l'immensité et la grandeur
De la solitude ne te suffisent-elles pas ?
Que te faut-il au juste ? Qui doit te venir en aide ?
Est-il opportun d'éprouver la crainte
Comme le voyageur de Koidanov ?
Ton noble et pacifique compatriote
Le rabbin Pinchas de Korets, était d'une autre étoffe
Il ne partageait pas ton sentiment
Pour lui, la solitude était une transparence
Qui élève, renforce et entonne
Des *nigunim* d'une autre béatitude

Un jour, je retournerai...

traduit par Pierre Anctil

Un jour, je retournerai chez mes proches parents
Loin de mon monde, tout retrouver comme jadis
La semaine entière ressemble à une fête rayonnante
Comme il fait bon de nous revoir

Tout devient vespéral et vallonné, gris et tardif
Quand tu nous amènes hâtivement un jour, une heure
À table, accompagné de tous, tu voudrais rencontrer notre
oncle

Le vieux Hillel – aujourd’hui, il n’est plus là

Te souviens-tu de lui, de sa sagesse et de sa voix mélodieuse
Son grand sourire juvénile, ses yeux ensoleillés
Il débordait d’intelligence avec son esprit foisonnant
Mais le monde l’a broyé en lambeaux

Voilà ce qu’il disait. Dans un abîme, j’ai été emporté avec lui
Mais au dernier moment, il s’est accroché à moi
Il est apparu à la fenêtre, debout, bien droit
Fredonnant son hymne *Ozer dalim*
Et le calme s’est installé pour lui dire au revoir

MELECH RAVITCH

22 juin 1941

traduit par Pierre Anctil

Et il est étendu au sol, le jeune soldat ardent de l'armée rouge,
une balle au milieu du cœur, le regard tourné vers le ciel –
il est immobile. Au loin, ses compagnons d'armes avancent.
Au-dessus de sa tête, comme des oiseaux, des avions filent,
filent.

Autour de lui, s'étalent des champs lumineux et abondants.
« Coupez-moi », dit le seigle ; « amenez-nous
dans une pièce fraîche de la grange »,
réclament les fruits mûrs dans les arbres.
Et ils prononcent son nom :
« Yvan ! Yvan ! », mais il n'entend plus,
le chevalier de la faucille et du marteau.

Ses yeux bleus et exorbités sont grands ouverts,
deux petits miroirs inertes contre le ciel mouvementé.
Dès que les soldats seront passés, des corbeaux
plongeront sur eux pour sceller la nuit au milieu du jour.

En vérité, je n'ai pas été un témoin de la scène que je décris.
Cette image reflète le tumulte de mon cœur
sur la toile de mon rêve blanc, le trait lourd
de ma conscience ténébreuse

tandis que j'étais allongé, seul, sur un lit douillet.
Toute la nuit je me suis répété: je t'envie, je t'envie Yvan.
Toi contre le sol immobile et moi sur un lit d'amertume.
Te voilà sublime –
car je suis encore vivant, vivant, vivant sur cette terre,
dépassé, incertain,
et toi, bel et blond Yvan, dans la mort tu reposes,
près du ciel, dans la lumière, avec audace.



Les êtres étoilés II, 2014, intaglio, feuille d'or et encaustique monoprinit
sur papier Kozo, 32 x 27 cm

Un cauchemar tropical à Singapour

traduit par Pierre Anctil et Chantal Ringuet

Sept mondes et sept mers
Et quarante-deux ans
Les cauchemars sont les nuits
Torrides de l'Équateur

Les yeux ouverts, le cœur nu
Un moustique s'abreuve de sang
Et dans ma tête sa mélodie cauchemardesque
Bourdonne, bourdonne, bourdonne

Dans sept mondes et sept mers
Sur les ailes d'un vent brûlant
Vole un rêve, et dans le rêve
Je suis à nouveau un enfant

Dans sept mondes et sept mers
Je vois Radim, mon *shtetl*, et la foire
Et la mélodie bruissante du moustique
Bourdonne, bourdonne, bourdonne

Dans sept mondes et sept mers
Une foire dans notre marché
Par la fenêtre, mon père et ma mère
Regardent le train sillonner la montagne

Ils regardent longtemps, jusqu'à leur départ
Dans la cuisine entre les deux aînés
De la fenêtre de notre cuisine, on aperçoit
Les portes du cimetière au loin

Et le cauchemar se prolonge
Dans une peur mortelle et dans la chaleur
Soudain je m'assieds les yeux ouverts
Une pensée émerge, vive comme un éclair

Tout comme sept mondes et sept mers
Ne sont qu'un rêve
Les quarante-deux ans
Sont aussi un rêve

Tout à coup maman sourit
Et papa éclate de rire :
« Bien sûr, tu proviens des mondes et des mers
Chez nous, dans la maison, se trouve la vérité

De ce côté, il y a une colline
De là on aperçoit le train
Et de chaque côté, vois-tu, mon fils ?
Il y a – comme toujours – le cimetière

C'est là que reposent nos grands-pères
Jusqu'à la quatrième génération
Il faut se reposer, mon fils, il faut se reposer
Après quarante-deux ans
Après l'Équateur, après Singapour »

La maman affirme : « Tu dis vrai
Cherches-tu à nous convaincre
Que le monde entier est plus authentique
Que notre petit marché ?

Tantôt je balance les sept mondes
Par la fenêtre
Tantôt je verse les sept mers
Dans le puisard de la cuisine

Tu t'assieds là, mon fils, à mes pieds
Et tu poses la tête sur mon cœur
Tout cela n'est qu'un rêve
Et maintenant le rêve se réalise

Aide-moi à allumer cette lampe
À allumer un feu dans la cuisine
Et à enlever les chaussures
De tes pieds fatigués

Laisse les pensées qui se bousculent
Dans ta tête se déplier
De tes épaules, enlève déjà
Le poids des années

Allonge-toi dans la couchette
Dans ta couchette d'enfant
Je vais ajuster l'éclairage de cette lampe
Afin que la lumière ne t'aveugle pas

Va te coucher, mal élevé
Tu es sans doute fatigué
Je vais entonner une chanson
Pour endormir notre enfant

Il était une fois une histoire
Une histoire pas très joyeuse

Au début de l'histoire
Un chanteur juif, un roi

Le chanteur s'en est allé
Sur les sept mondes et les sept mers
Puis il est revenu
Chez ses vieux parents

Et des yeux du roi
Les larmes coulaient, coulaient
Car dans les sept mondes et les sept mers
Il n'a pas trouvé de royaume

Car dans tous les sept mondes
Et dans toutes les sept mers
Le chanteur, le roi
Est resté seul au monde

Dans les sept mondes et les sept mers
Il est retourné voyager
Puis il a demandé à sa vieille mère
Pourquoi elle l'avait enfanté

Alors la maman s'est lamentée
Le fils a fondu en larmes
Et le roi, et le chanteur, comme un enfant
S'est enfermé dans la pauvreté

Les lampes ont commencé à vaciller
Et les parois en verre à noircir
J'ai dû t'enfanter, mon fils
Et c'est pour cela que tu mourras »